

FREDERICK DOUGLASS

Que signifie le 4 Juillet pour l'esclave ?¹

Monsieur le Président, chers amis et concitoyens,

L'homme qui est en mesure de s'adresser à un auditoire comme le vôtre sans trembler a les nerfs plus solides que moi. Je ne me rappelle pas m'être jamais présenté devant une assemblée avec davantage de crainte, ni avec de plus grands doutes sur mes capacités, qu'aujourd'hui. Je suis peu à peu gagné par un sentiment peu propice à l'exercice de mes modestes pouvoirs d'expression. La tâche qui m'attend est de celles qui requièrent beaucoup de réflexion et d'étude préalables pour être correctement accomplie. Je sais que de telles excuses paraissent généralement bien plates et vaines. J'espère qu'on voudra bien ne pas traiter ainsi les miennes. Et si jamais je devais paraître à l'aise, mon apparence serait bien peu fidèle à la réalité. La petite expérience que j'ai des discours publics, dans les écoles de campagne, ne m'est d'aucun secours en la présente occasion².

Les journaux et les affiches ont annoncé que j'allais prononcer un discours pour célébrer le 4 Juillet³. Cela paraît assurément démesuré et inhabituel pour quelqu'un comme moi. Il est vrai que j'ai déjà souvent eu le privilège de parler dans cette magnifique salle⁴, et de m'adresser à nombre de ceux qui m'honorent aujourd'hui de leur présence. Mais ni leurs visages familiers, ni la pleine mesure que je pense avoir du Corinthian Hall ne paraissent pouvoir me libérer de l'embarras.

La vérité, mesdames et messieurs, c'est qu'il y a entre cette estrade et la plantation dont je me suis échappé une distance considérable – et que les difficultés à surmonter pour passer de l'une à l'autre ne sont assurément pas minces. Ma présence ici en ce jour est pour moi un motif d'étonnement autant que de reconnaissance. Vous ne serez donc pas surpris si mon propos ne témoigne d'aucune préparation élaborée, ni n'arbore de brillant exorde. Avec peu d'expérience et encore moins d'éducation, je n'ai pu que rassembler mes pensées à la hâte et de manière imparfaite. Comptant sur votre patiente et généreuse indulgence, je vais maintenant vous les exposer.

L'objet de cette célébration est donc le 4 Juillet, jour anniversaire de votre indépendance nationale et de votre liberté politique. C'est pour vous l'équivalent de la Pâque pour le peuple de Dieu⁵. C'est pour vous l'occasion de vous rappeler le jour et l'acte de votre grande délivrance, ainsi que les signes et merveilles associés à cet acte et à ce jour⁶. Cette célébration marque aussi le commencement d'une année nouvelle de la vie de votre nation et vous rappelle que la République d'Amérique a maintenant 76 ans. Je suis heureux, concitoyens, que votre nation soit si jeune. Soixante-seize ans, c'est un âge avancé pour un homme, mais ce n'est qu'une poussière infime dans la vie d'une nation. Soixante-dix ans est le temps de vie alloué aux individus⁷ ; mais les nations mesurent leurs années par milliers. En conséquence, vous n'en êtes encore, aujourd'hui, qu'à l'enfance de votre développement national. Encore une fois, je suis heureux qu'il en soit ainsi. Cette pensée est notre espoir, un espoir bien nécessaire en ces temps où les nuages s'accumulent à l'horizon. L'œil du réformateur est témoin d'éclairs courroucés, annonceurs de désastres à venir. Mais son cœur peut à juste titre devenir plus léger à l'idée que l'Amérique est jeune, qu'elle est toujours à un âge où l'on est malléable. Ne peut-il espérer que de hautes leçons de sagesse, de justice et de vérité pourront orienter sa destinée ? Si la nation était plus vieille, le patriote pourrait avoir le cœur plus triste, le réformateur le front plus grave. Son avenir serait drapé d'un voile sombre et l'espoir de ses prophètes s'étiolerait dans la douleur. On trouve une consolation à la pensée que l'Amérique est encore jeune. Les grands fleuves ne sortent pas facilement du lit qu'ils ont creusé en profondeur au cours des âges. Sans doute peuvent-ils parfois se gonfler avec une majesté tranquille et inonder le pays, rafraîchissant et fertilisant la terre de leurs mystérieuses vertus. Ils peuvent aussi être pris d'une crue violente et furieuse, et emporter dans leurs flots courroucés la richesse accumulée par des années de labeur. Ils finissent pourtant toujours par retourner dans leur même lit millénaire, où ils continuent de couler aussi sereinement

que jamais. Mais si la rivière ne peut pas sortir de son lit, elle peut néanmoins tarir et ne laisser derrière elle que branches desséchées et rochers hideux qui exhaleront, à travers le hurlement de vents abyssaux, la sinistre histoire d'une gloire envolée. Il en va des nations comme des rivières.

Concitoyens, je ne m'étendrai pas sur tout ce qu'évoque ce jour. L'histoire est tout simplement que, il y a 76 ans, les habitants de ce pays étaient des sujets britanniques. La forme et l'intitulé de votre « peuple souverain » (qui fait aujourd'hui votre fierté) n'étaient pas encore nés. Vous étiez sous la domination de la Couronne britannique. Vos pères considéraient le gouvernement britannique comme celui de la métropole, et l'Angleterre comme leur patrie. Ce gouvernement, vous le savez, quoique situé à une distance considérable de votre pays, avait imposé à ses enfants des colonies, dans l'exercice de ses prérogatives parentales, les restrictions, charges et limitations que, dans sa grande sagesse, il avait jugées sages, justes et appropriées.

Mais vos pères, qui n'adhéraient pas à l'idée, à la mode de nos jours, de l'infaillibilité du gouvernement et du caractère absolu de ses actes, se sont permis d'affirmer leur désaccord avec lui au sujet de la sagesse et de la justice de certaines de ces charges et restrictions. Dans leur excitation ils en sont venus à déclarer les mesures du gouvernement injustes, déraisonnables et oppressives, et telles, en un mot, qu'il était hors de question de s'y soumettre docilement. Je n'ai guère besoin de dire, concitoyens, que je suis entièrement d'accord avec vos pères quant à ces mesures. Une telle déclaration de ma part ne peut valoir grand-chose aux yeux de quiconque. Elle ne prouve rien, assurément, quant à la manière dont j'aurais agi si j'avais vécu durant la grande controverse de 1776. Dire *maintenant* que l'Amérique avait raison, et l'Angleterre tort, est excessivement facile. C'est à la portée de tout le monde. Le lâche autant que le brave peuvent irrévérencieusement blâmer la tyrannie de l'Angleterre à l'égard des colonies américaines. Il est même de bon ton de le faire. Mais il fut un temps où se prononcer contre l'Angleterre, et en faveur

de la cause des colonies, éprouvait les âmes⁸. Ceux qui prirent ce parti furent alors traités de fomenteurs de troubles, d'agitateurs et de rebelles, de dangereux individus. Prendre le parti du bien contre le mal, du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresser, voilà où se trouve le mérite – celui qui, plus que tout autre, semble si peu à la mode de nos jours. La cause de la liberté peut être poignardée par ceux-là mêmes qui se glorifient des hauts faits de vos pères. Mais passons.

Se sentant durement et injustement traités par le gouvernement de la métropole, vos pères, en hommes honnêtes et courageux, cherchèrent sérieusement réparation. Ils pétitionnèrent⁹ et protestèrent, d'une manière digne, respectueuse et loyale. Leur conduite fut totalement irréprochable. Cela, cependant, n'eut aucun effet. Ils se virent traités avec une indifférence souveraine, avec froideur et mépris. Et pourtant ils persévérèrent – ils n'étaient pas hommes à regarder en arrière.

De même que l'ancre se fait plus ferme lorsque le navire est ballotté par la tempête, la cause de vos pères devint plus vigoureuse en essayant le souffle glacé du déplaisir royal. Les plus grands et les meilleurs parmi les hommes d'État britanniques admirèrent sa légitimité, et la plus noble éloquence du Sénat britannique vint à son secours. Mais, avec cet aveuglement qui semble être invariablement le propre des tyrans depuis que Pharaon et ses armées furent engloutis dans la mer Rouge¹⁰, le gouvernement britannique poursuivit les exactions qu'on lui reprochait.

La folie de cette ligne de conduite, croyons-nous, est maintenant admise par l'Angleterre elle-même. Mais nous craignons que la leçon ne soit totalement perdue pour nos dirigeants actuels.

L'oppression rend fou le sage. Vos pères étaient des sages et, s'ils n'ont pas sombré dans la folie, ce traitement les rendit nerveux. Ils se sentirent victimes de graves injustices qui, sous leur statut de sujets coloniaux, étaient sans aucune perspective de solution. Pour des hommes courageux il y a toujours un

remède à l'oppression. C'est alors même que naquit l'idée d'une séparation totale des colonies par rapport à la Couronne ! C'était une idée saisissante, bien plus que nous ne pouvons l'imaginer maintenant, avec le recul du temps. Les timides et les prudents de l'époque, comme je l'ai laissé entendre, ne manquèrent pas d'en être choqués et alarmés.

De tels individus existaient alors, ont toujours existé et existeront sans doute toujours sur cette planète. Et leur ligne de conduite vis-à-vis de tout grand changement – quels que puissent être le bien à atteindre ou les torts à redresser – pourra toujours être prédite avec autant de précision que la trajectoire des étoiles. Ils ont horreur de changer quoi que ce soit, si ce n'est les espèces sonnantes et trébuchantes ! Il n'y a guère qu'à ce genre de changement qu'ils sont favorables.

Au temps de vos pères on qualifiait ces gens de « *Tories* », et ce mot, sans doute, avait un sens comparable à celui de ce terme plus moderne, quoique légèrement moins euphonique, que l'on trouve souvent appliqué dans nos journaux à certains de nos vieux hommes politiques¹¹.

Leur opposition à cette pensée, alors considérée comme dangereuse, était déterminée et vigoureuse, mais, malgré leur terreur et leurs vociférations d'épouvante, l'alarmante idée révolutionnaire¹² fit son chemin, et le pays avec elle.

Le 2 juillet 1776, l'ancien Congrès continental¹³, au grand regret des amoureux de la facilité et des adorateurs de la bien-séance, accorda à cette idée effroyable toute l'autorité d'une sanction nationale, sous la forme d'une résolution. Comme de nos jours on prend rarement des résolutions aussi claires et nettes que celle-ci¹⁴, en lire quelques lignes pourra vous rafraîchir l'esprit et éclairer mon récit :

Avons résolu que ces colonies unies *sont*, et de droit ont vocation à être, des États libres et indépendants ; qu'elles sont libérées de toute allégeance à la Couronne britannique ; et que toute relation politique entre elles et l'État de Grande-Bretagne *est*, et doit être, dissoute¹⁵.

Citoyens, vos pères ont fait de cette résolution une réalité. Ils ont réussi, et aujourd'hui vous récoltez les fruits de leur succès. La liberté qu'ils ont conquise vous appartient, et vous, en conséquence, pouvez célébrer cet anniversaire comme il convient. Le 4 Juillet est le premier fait d'importance dans l'histoire de votre nation – le point d'ancrage de votre destinée encore inaccomplie.

La fierté et le patriotisme, non moins que la gratitude, vous poussent à le célébrer et à en garder à jamais le souvenir. J'ai dit que la déclaration d'Indépendance est le POINT D'ANCRAGE de votre destinée nationale. C'est effectivement ainsi que je la vois. Cet instrument¹⁶ contient des principes salvateurs : observez-les, restez-y fidèles en toute occasion, en tout lieu, face à toutes les formes d'adversité, quel qu'en soit le coût.

Depuis la hune du navire de votre État, on distingue des nuages sombres et menaçants. Les flots tumultueux découvrent sous le vent d'énormes récifs, tels des montagnes à l'horizon ! Que ce *point d'ancrage* lâche, que cette *chaîne* se brise, et tout est perdu. *Tenez bon, accrochez-vous à ce jour* et aux principes qu'il représente, avec la même fermeté qu'un marin ballotté par la tempête s'accroche à l'espar au cœur de la nuit.

La naissance d'une nation, en tous temps, est un événement digne d'intérêt. Mais, au-delà de considérations générales, des circonstances particulières ont donné à l'avènement de cette république un attrait particulier.

Lorsque je me tourne en pensée vers ce spectacle, il m'apparaît qu'il fut tout entier simple, solennel et sublime.

La population du pays, à l'époque, ne dépassait pas le chiffre insignifiant de trois millions. Le pays manquait de munitions, la population était faible et dispersée, son territoire était un désert insoumis. Il n'y avait alors aucun des moyens d'entente et de concertation qui existent maintenant. Ni la vapeur ni l'éclair n'avaient alors encore été domptés. Passer du Potomac à la Delaware représentait un voyage de plusieurs jours. En dépit de ces désavantages, parmi bien d'autres, vos pères se prononcèrent pour la liberté et l'indépendance, et ils triomphèrent.